

Les rencontres du film d'art

Edition **2018**

REMBRANDT, FECIT 1669

de Jos Stelling

1977



Rembrandt Fecit 1669



Jos Stelling, cinéaste autodidacte né à Utrecht aux Pays-Bas, réalise plusieurs longs métrages originaux et fonde en 1981 le festival du cinéma néerlandais d'Utrecht. En 1975, il entre dans la compétition cannoise avec un premier long métrage, Mariken van Nieumeghen. Rembrandt Fecit 1669, réalisé en 1977, ressort sur les écrans à l'occasion de l'anniversaire de la naissance du peintre. Jos Stelling nous offre une œuvre frémissante, extrêmement vivante et sensitive.



Et la lumière fut. Rembrandt van Rijn, maître de la peinture hollandaise, naît en 1606. L'artiste meurt en 1669. Le titre du film de Jos Stelling, Rembrandt Fecit 1669, est un clin d'œil au dernier autoportrait du peintre: c'est en ces termes que l'homme appose sa signature sur son ultime toile.

Le film retrace la vie du peintre à partir de son installation à Amsterdam, en 1631. Marié en 1634 à Saskia van Uylenburgh, Rembrandt connaît rapidement la notoriété. Peintre de l'intériorité, il excelle dans l'art de la nuance expressive et se révèle dans les nombreux portraits et autoportraits qu'il produit. Malgré une renommée qui ne cesse de croître, il rencontre de graves difficultés financières. Après le décès de son épouse, deux femmes vont successivement partager sa vie : Geertje Dircx, qui finira ses jours à l'asile et Hendrickje Stoffels, qui lui donnera une fille, Cornelia.

Ne nous trompons pas : le film de Stelling n'est pas une biographie du peintre. Si le réalisateur s'attache à dévoiler quelques éléments de la vie de l'homme, il refuse la simplicité et la linéarité de la pure biographie : pour le cinéaste, il s'agit d'interroger l'œuvre du peintre dans son processus de création. Avec quelques événements de la vie de l'artiste en toile de fond, le film plonge avant tout dans l'intimité créatrice du maître.

Stelling alterne les plans d'une scène d'époque, de la vie de l'homme et ceux des tableaux de l'artiste ; on reconnaît certaines œuvres fameuses : La Leçon d'anatomie du Docteur Nicolas Tulp, La Ronde de nuit.

-Le cinéaste glisse imperceptiblement d'une scène filmée dans l'embrasement d'une porte à l'exploration détaillée des étoffes, des matières et des couleurs. Par un travail remarquable sur la lumière qui ressuscite le clair-obscur des peintures de Rembrandt, Stelling modèle les visages de ses acteurs tout en saisissant l'essence de l'œuvre d'art : l'expressivité. Lorsque Rembrandt fait poser son épouse Saskia en Flore, le peintre arrange la couronne de fleurs et de fruits posée sur la tête de son modèle qui visiblement s'amuse ; la caméra lentement s'approche du visage de la jeune femme, la couronne n'est alors plus visible et le cinéaste saisit le regard et l'expression énigmatique du modèle dont le sourire a disparu.

« La splendeur théâtrale et métaphysique, le jeu avec la lumière comme composante dramatique et le pouvoir de Rembrandt de sortir du cadre de l'image dans des tableaux sombres et intimes, font de lui un phénomène sans égal. » Dramatique, la lumière est un personnage à part entière du film. Car comme le signifie Stelling dans un entretien, le point de départ du plan était l'obscurité, qu'il fallait remplir de lumière. Les scènes d'une intimité et d'une vie quotidienne baignent dans une clarté naturelle, les détails sont éclairés à la flamme d'une bougie ou au faisceau d'une lampe de poche. Par la composition des plans, par un montage audacieux, et par l'usage de l'ellipse, Stelling réussit, avec force, à capter l'émotion, le mouvement, la surprise, l'énigme ou l'esquisse d'un sourire sur les visages, dans les regards. Les dialogues se font rares et le cinéaste a préféré aux échanges verbaux l'intensité dramatique de la musique hollandaise du dix-septième siècle. Quatre siècles se sont écoulés depuis la naissance du peintre. Et le film de Stelling nous présente, aujourd'hui, un Rembrandt étonnamment vivant.

par Marie Bigorie
le 18 juillet 2017
Source : Critikat.com

CRITIQUE

LE BLOG DU
CINEMA



La nouvelle ressortie (après celle de 2006) en une impeccable version restaurée permet de (re) découvrir une œuvre sensible, singulière, poétique qui a, en partie, renouvelé le genre désuet du biopic.

Depuis quelques années, nombreux sont les biopics qui sortent de la production cinématographique internationale. Rigoureux, ils sont soumis à des codes schématiques précis, pour accepter une temporalité calibrée des événements présentés et racontés. *REMBRANDT FECIT 1669* est, en quelque sorte, une exception. En prônant poésie et sensibilité exacerbée, le métrage sorti en 1977 cisèle délibérément les règles classiques du genre, pour en tirer un propos qui s'avère suffisamment adroit pour convaincre, sans mièvrerie aucune. Photo du film *REMBRANDT FECIT 1669*

Ce voyage intemporel dans les entrailles d'un maître s'ouvre sur une scène d'une maîtrise impressionnante. Un fondu enchaîné fait apparaître de dos le personnage joué de Rembrandt. Pendant ce temps là, la voix off à la tonalité rêche, dans la rude langue hollandaise, nous donne les clés informatives basiques. Puis, une fois le travelling arrière terminé et le nom du maître prononcé (séparé en deux parties ; « Rem-Brandt »), l'homme se retourne. Que voit-on alors ? Un croquis autobiographique de Rembrandt par Rembrandt, qui s'anime et nous scrute, l'air hagard. Le ton est donné. L'imperceptible frontière entre réel et imaginaire, entre visage et portrait, qui tissera élégamment le film, n'interroge pas tellement sur la splendeur des toiles, qui se soustraient aux personnages vivants. Mais plutôt sur le rapport viscéral qu'entretient l'un des plus grands peintres européens à son œuvre magistrale, consacrée essentiellement à la vérité, au-delà même du sensible.

Stelling, maîtrisant parfaitement l'ellipse, s'efforce à retracer le moins mécaniquement possible la vie d'un peintre hors-pairs. Son installation à l'automne 1631 dans la ville cosmopolite d'Amsterdam, son succès, ses amours, son goût de l'élite commerçante, son déclin, mais aussi et surtout ses déboires financiers : tout passe à la moulinette fantaisiste du réalisateur de *L'aiguilleur*, accompagnée de musiques du XVIIe siècle, minimalistes et intensément mélancoliques. Ce dernier décide aussi d'utiliser un découpage singulier, qui tend à rendre l'action surréaliste tant son irrégularité et son incohérence volontaire peuvent étonner, pour vaincre cette tyrannie de la narration classique – basée sur des flash-backs et des flashforwards millimétrés -, malheureusement trop fidèle au biopic.

« Rembrandt sait que la chair est de la boue dont la lumière fait de l'or ». Cette lucide analyse est signée Paul Valéry et témoigne de l'essence même de l'œuvre de Rembrandt. En effet, le puissant coloriste est un magicien inégalé de la luminosité, et un grand amoureux du clair-obscur.



En utilisant ce procédé artistique comme composante dramatique principale de son film, Stelling copie Rembrandt pour nous suggérer l'indicible, l'inaudible : la vie intérieure et un message presque spirituel, présent dans les multiples scènes de baptêmes. C'est aussi une façon pour lui de montrer que même le peintre ne sort pas indemne de son travail stakhanoviste, qui a des répercussions psychologiques sur lui – il n'use presque jamais de la parole – ainsi que sur son entourage. Le metteur en scène, dont les recherches d'avant-tournage ont été, pour lui, fondamentales, excelle dans l'étalonnage, et dans l'art des nuances picturales pour signer une œuvre « à la Rembrandt ». Une œuvre qui tente de percer et de rendre vivaces les fléaux, les recoins et les secrets de l'âme humaine.

“Le film est, finalement, à l'image de Rembrandt: taiseux, inégal, inhérent à l'Art, et incroyablement créatif”

Aussi, le film est extrêmement économe. Dans ses dialogues, peu présents, certes, mais surtout dans sa capacité à faire part de sa resplendissante beauté. Il suffit seulement d'un plan, d'un mouvement, d'un geste, d'une phrase ou même d'un mot, pour capter une expression, une atmosphère, ou pour transcrire une émotion presque indicible, voir même invisible.

On se dit, finalement, que cet impressionnant tableau vivant est à l'image de l'artiste : taiseux, inégal, inhérent à l'Art, et profondément créatif.

par Pablo Castillo
le 18 juillet 2017
Source : Le blog du cinéma